

lettre à Papa Freinet

par Julieta Solis

Cher Papa Freinet,

Tu accueilleras avec le sourire ce tutoiement, cette familiarité et cette appropriation filiale, venant de la petite fille qui gambade encore sur les sentiers de ma mémoire. Tu es simplement Freinet, dans mes sérieuses conversations d'adulte, et j'écris à l'occasion C. Freinet, car tu n'aimais pas que l'on cite ton prénom pourtant lumineux et guillerettement désuet, Célestin. Mais pour nous tous, «tes enfants», tu es resté Papa Freinet, comme ton épouse, Élise, sera à jamais Maman Freinet. Je veux te dire aujourd'hui combien tu as éclairé mon enfance et ma vie. Toute ma vie.

Je suis à présent presque une vieille dame, mais c'est à toi, pour l'essentiel, que je dois la sérénité et

la passion qui m'animent encore. Tu as su effleurer l'enfant malade dans son corps et dans son cœur d'une caresse affectueuse. Ta bienveillance, ta compréhension, ton respect ont su, peu à peu, me réconcilier avec moi-même et le monde.

Je suis arrivée dans ton école pour les grandes vacances de 1949 (Hé! oui, ta générosité ne se limitait pas à la seule année scolaire...). Je n'avais pas encore dix ans. Brisée par une sévère anorexie mentale dont rien ne venait à bout, et par une atmosphère familiale très perturbée, où mensonges, violence et excès de tendresse ou indifférence ne m'aidaient pas à me construire harmonieusement, j'étais alors très amaigrie, réceptive à toutes les attaques microbiennes, inquiète, inhibée. Sur la colline à proximité de Vence, les bâtiments blancs du Pioulier enfouis dans la luxuriante végétation provençale accueillait, émergeant des drames de la guerre et des tragédies familiales, venus de toute la France, des enfants pour la plupart rachitiques, détruits, caractériels, orphelins. Enfants du divorce ou de la misère. Des enfants au bord du désespoir ou de la délinquance. Au bout de quelques semaines passées avec toi et Élise, ils étaient méconnaissables.

Nous venions à toi avec nos peurs, notre agressivité, nos fragilités de petits malades, notre refus de l'école et de l'univers des adultes. Avec notre inculture aussi, bien souvent. Mais toi, tu nous recevais avec des paroles douces, rassurantes et simples. Ton accent provençal, ton regard tendre, ton immense générosité pénétrèrent aussitôt mon esprit, touchèrent mon cœur. En quelques jours, j'étais devenue une personne, unique, digne d'être écoutée, aimée, respectée. Tu ne faisais pas de discours, tu ne donnais pas de leçons. Tu montrais simplement comment **regarder** et comment **faire**. Dans tes pas, me furent dévoilées les beautés du monde qui m'entourait, puis je compris que j'étais **capable** de faire une foule de choses insoupçonnées.

En deux semaines passées au Pioulier, je mangeai normalement et, rapidement, m'éveillai à la gourmandise... Pendant le temps des vacances, je découvris la liberté, l'autonomie. Physiquement tout d'abord. J'ai commencé à respirer; les nœuds qui m'emprisonnaient se sont défaits; le poids qui m'oppressait s'est soulevé. Les incroyables capacités de mon organisme se sont révélées: l'agilité, l'endurance, une certaine adresse; je



Julieta en 1950

n'avais rien à envier à mes camarades du même âge. Puis la vie en communauté, les jeux, l'amitié, les cueillettes, les travaux artistiques, les «corvées» à effectuer, individuellement ou en groupe, pour faire fonctionner l'École - l'encadrement étant très réduit - les conflits à résoudre, m'ont appris qui j'étais et de quoi étaient faits mes rapports avec autrui, enfant ou adulte. Je me suis étonnée de me trouver gaie, souriante et spontanée, amicale et protectrice.

La rentrée scolaire, tant redoutée auparavant, devint, au fur et à mesure que je m'en approchai, objet de curiosité, et non plus de répulsion. Ma famille aurait pu mesurer en cela la profonde mutation qui s'était effectuée en moi.

Il m'avait été possible, durant les dernières semaines, d'exprimer ma créativité artistique, principalement par le biais de la peinture, du modelage et du théâtre. Une surprise m'attendait: le plaisir tout nouveau de me servir de l'écriture pour communiquer avec les autres. Appréhender la richesse de notre langue devenait un jeu, grâce à la rédaction du texte libre que nous offrions chaque matin à l'appréciation de toute la classe. Le meilleur texte, choisi démocratiquement, était soumis à une étude approfondie: le contenu, le vocabulaire, l'aspect grammatical, tout était passé au crible par l'enseignant et les élèves, jusqu'à déboucher sur une autre leçon, en fonction du sujet abordé. Ce texte, revu, corrigé grâce aux suggestions de la classe, était imprimé et illustré. Les récits, conférences, enquêtes ou poèmes réalisés pendant le mois étaient ensuite rassemblés, reliés, puis expédiés aux familles et à nos correspondants. Les échanges de journaux, lettres et colis avec d'autres écoles en France ou à l'étranger, nous sensibilisaient à d'autres préoccupations, à d'autres modes de vie.

Le monde était vaste et ton École, notre École était ouverte sur le monde, comme elle était ouverte sur la campagne environnante, sans barrières, sans frontières. Nous n'étions pas dans un enclos; tu nous souhaitais libres et entreprenants. En classe, toutes les matières étaient abordées selon notre soif du moment. Chacun faisait le choix de l'ordre et de la rapidité avec laquelle il apprendrait les différentes matières au programme, selon les difficultés qu'il rencontrait, ou la passion qui l'entraînait. Même peu enclins à l'effort, nous étions avides de savoir, pressés de comprendre, de maîtriser la part d'univers que nous étions capables d'appréhender.

Toi, tu nous observais, tu nous guidais, nous encourageais, sans jamais nous juger, nous sanctionner, nous freiner dans nos élans ou nos enthousiasmes. Tu souriais. L'intelligence, l'indulgence et un brin de malice faisaient briller tes yeux. Tu posais une question, corrigeais un geste maladroit, une parole incorrecte, proposais autre chose, attirais notre attention sur un point important, suscitais notre propre jugement, notre propre argumentation. Grâce à toi, grâce à cette liberté qui m'était offerte de butiner la connaissance, j'ai pris confiance en moi, j'ai progressé sans même avoir conscience de mon application ou de ma désinvolture.

Avec mes camarades, je suis allée à la rencontre des hommes et des femmes qui travaillaient dans la région. Nous avons observé les gestes de tous ceux qui pratiquaient avec passion les métiers de la ville et de la campagne. Gestes de paysans, d'artisans, d'artistes, métiers de l'industrie, du commerce. Rien ne nous était étranger. Partout nous étions observateurs, curieux, intéressés, fiers enfin de notre École, de la Technique Freinet (on dit plus volontiers maintenant Méthode Freinet), qui nous donnait tant d'assurance pour aller au-devant de nos semblables, sans préjugés d'âge ou de condition. Au retour, nous rendions compte de ce que nous avions compris, nous nous exercions à reproduire ce que nous avions vu faire.

Tous les enfants, concernés, captivés, bientôt passionnés, s'immergeaient comme moi, sans plus de réticence dans cette quête inhabituelle, oubliant leurs anciennes colères, les

frustrations et les souffrances qui les avaient rendus méfiants et agressifs. En devenant les artisans de leur vie, ils s'épanouissaient, développaient leurs potentialités propres.

Tu nous voulais indépendants, conscients de nos idées et de nos actes, affranchis des idées préconçues, des modes et courants, mais bien ancrés dans la vie sociale de notre temps: des enfants responsables et fraternels dans une École Populaire.

Au Pioulier, j'ai acquis le désir d'apprendre, de comprendre. J'ai appris à réfléchir et à prendre des décisions et non pas à obéir aveuglément. J'ai découvert aussi le respect et l'amour de la belle ouvrage, de l'effort, du geste élégant et précis. Mon goût du beau et du bien s'est révélé. J'ai voulu mériter moi-même ce respect en tentant de devenir quelqu'un de bien. J'ai su la souffrance et la violence, et je n'ai pas voulu y participer. J'ai observé la nature, sa lente obstination; le travail des paysans pour faire donner le meilleur d'elle-même; chaque parcelle de terrain était alors utilisée à cette terre aride mais généreuse pour celui qui en prenait soin. J'ai appris l'infinie patience récompensée, et que la nature appelait non pas le gâchis, mais l'observation attentionnée et les égards.

Bien sûr, ton École, puis les années de Lycée, la vie ensuite, m'ont enseigné beaucoup d'autres choses... Mais c'est auprès de toi, dans ton regard, dans ta voix, par l'exemple de ta force, de ta bienveillance, que j'ai appris l'essentiel, ce que rien ni personne ne pourrait jamais détruire complètement en moi: le goût et le prix de la vie, de la liberté; la mienne et celle des autres humains. Le respect de la vie et de la liberté de tous les êtres. Tu m'as fait comprendre qu'il était possible de concilier les valeurs de l'individu et celles de la communauté sans laquelle nous ne pouvons nous construire. Mieux nous savons être des individus autonomes, créatifs et responsables, mieux nous pouvons oeuvrer avec nos semblables et pour leur bien.

Alors, tout simplement, n'est-il pas trop tard pour te dire aujourd'hui: merci Papa Freinet. Merci d'avoir osé aller à contre-courant des conceptions éducatives de ton époque. Merci d'avoir, bravant l'Éducation Nationale qui n'avait pas voulu de toi, créé cette École Populaire, École du Peuple, disais-tu. Merci de m'y avoir reçue, comme tant d'autres qui pas plus que moi, n'ont oublié ces merveilleuses années passées au Pioulier. Merci d'avoir sinon sauvé leur vie (ce qui fut sans doute le cas pour moi) du moins, d'avoir sauvé leur équilibre, leur appétit de vivre et leur existence tout entière. Merci de m'avoir montré que l'on pouvait lutter pour ses idées sans perdre son humanité. Merci d'avoir avec tendresse et humour donné à ma vie les couleurs de l'espoir, de la fraternité et d'un bonheur possible. Merci.

Julietta Solis, mars 2001, julieta.solis@free.fr



Baloulette, carte postale de l'école Freinet